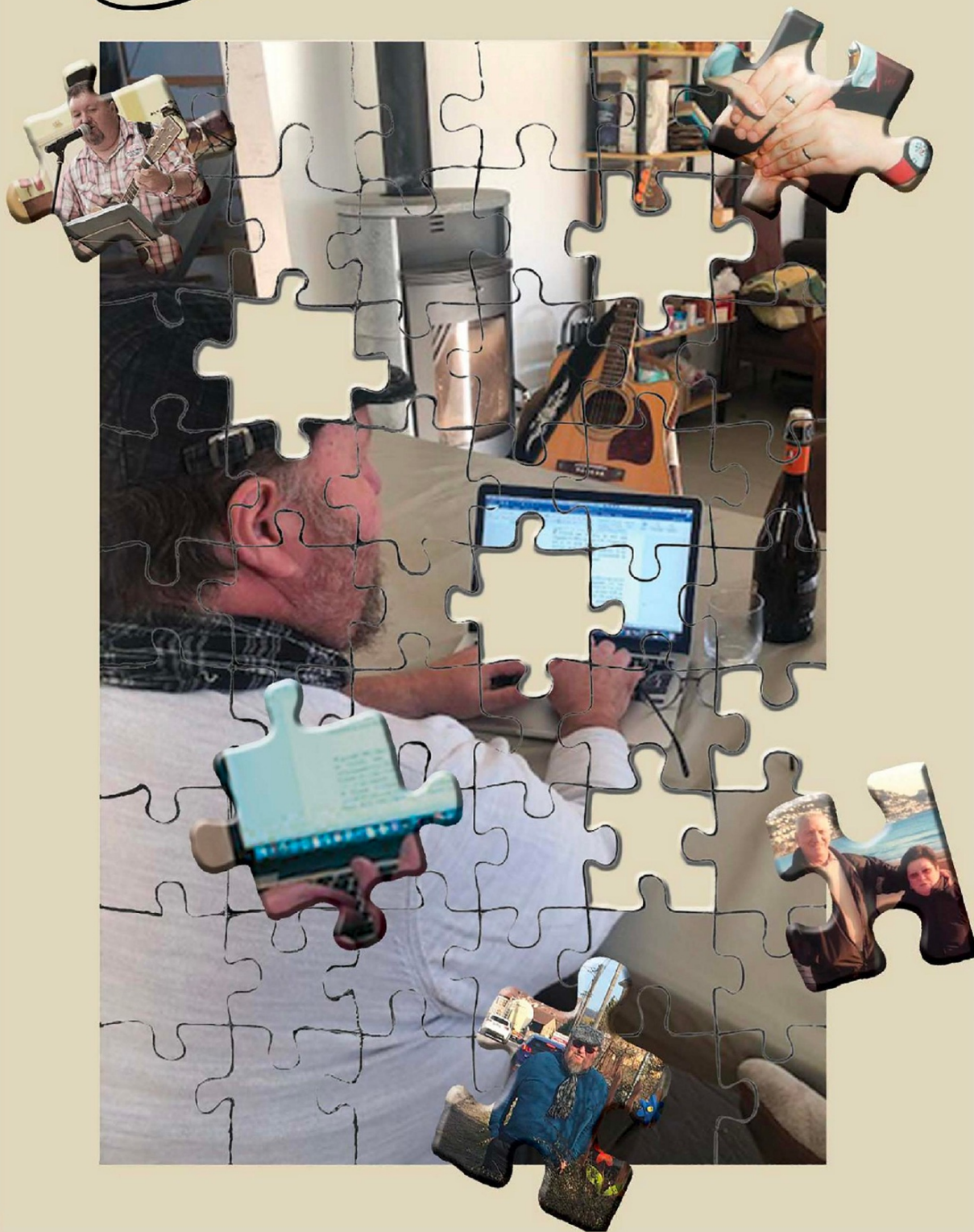


Bouts de moi



Jean-Pierre RUFFIER

Jean-Pierre Ruffier

Bouts de moi

Le Puzzle de ma vie

© Jean-Pierre Ruffier, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8936-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les souvenirs d'un homme constituent sa propre bibliothèque. »

Aldous Huxley, source inconnue.

« Certains souvenirs se refusent à sombrer dans l'oubli, quels que soient le temps écoulé ou le sort que la vie nous ait réservé. »

Haruki Murakami, « Kafka sur le rivage », 2002.

« Les souvenirs ne sont que des confettis jetés sur notre histoire. »

Guy Bedos, Playboy, 1971.

Introduction

« Ecrire est un acte d'amour. S'il ne l'est pas, il n'est qu'écriture. »

Jean Cocteau, « La difficulté d'être », 1947.

Dans la vie d'un homme, et certainement dans celle d'une femme également, il y a un passage obligé. Un moment qui arrive généralement sans crier gare ou avec des signes précurseurs plus ou moins identifiables et qui nous pousse à faire un demi-tour sur soi et à jeter un regard plus ou moins complaisant sur notre passé, sur notre histoire. C'est l'heure du bilan. Quel fut mon point de départ ? Quel chemin ai-je parcouru ? Et aujourd'hui, qui suis-je devenu ? Et si tout était à refaire, ferais-je mieux, différemment ? Et d'abord et surtout suis-je en mesure de continuer ou dois-je secouer le pommier pour en faire tomber un fruit nouveau qui en murissant pourrait m'apporter et me faire apprécier d'autres saveurs. Ce moment de ma vie, ce besoin de regarder dans le rétroviseur est arrivé à l'improviste, il s'est invité chez moi sans tenir compte de ma volonté, sans frapper, il est entré dans ma tête comme une vague idée, comme une pensée qui nous traverse et qu'on oublie, comme un objet qu'on range machinalement dans un tiroir et qu'on n'ira jamais rechercher mais cela je le croyais, c'était une simple vue de l'esprit. En vérité il a pris racine, il s'est ancré non pas dans ma tête mais dans ma chair et dans mon âme. Il s'est accroché à chacun de mes organes en développant un système racinaire complexe dans lequel se nouait et se dénouait pour mieux s'entrecroiser les événements de mon histoire. Le clavier, l'écran sont alors devenus une porte de sortie, un défouloir. Il me devenait vital d'écrire, d'aligner des mots et d'enchaîner des phrases. J'ai commencé à taper et j'ai laissé faire, je suis devenu spectateur du résultat ! J'ai tout laissé sortir comme ça venait, il fallait se rendre à l'évidence, c'était plutôt du genre décousu. Il fallait trouver un lien à tout cela, construire une trame sûrement. Petit à petit, une évidence s'est imposée, le seul lien entre ces déferlements de mots, c'était moi, juste moi et mes souvenirs, mes ressentis, mes sentiments... Je comprends alors que ce n'est pas un livre que j'écris, c'est un puzzle que je réalise, chaque pièce ne prenant sens qu'au contact des autres et dans l'imbrication qu'elles ont entre elles. Moi, étant petit quand je commençais un puzzle, il fallait d'abord que je trie les pièces... Les bords d'un côté, les autres sur un tas différent puis je mettais ensemble celles qui avaient des couleurs similaires, etc... Avec mon puzzle à moi, j'ai essayé de faire de même mais ayant pris conscience que dans le mien, la notion de temps constituait une quatrième dimension, j'ai commencé mon tri en établissant une chronologie approximative. Puis, j'ai voulu être cohérent et j'ai pensé que si je faisais un puzzle, si le livre que j'écrivais n'en était pas tout à fait un vrai, un puzzle n'est pas un livre, ou alors une vessie est une lanterne et moi je suis écrivain, je ne pouvais décemment pas donner aux différentes parties le nom de chapitres. Il me

fallait chercher autre chose. Pièces... Trop théâtral ! Morceaux... Trop musical !
Eléments... Trop mathématique ! Bouts... simplissime, explicite, évident...
Chaque partie de cet ouvrage est un bout, un bout de moi...

Bout n°1 : Mes parents

« Toujours je regretterai, maman, papa, de vous avoir fait pleurer au temps où nos cœurs ne se comprenaient pas. »

Georges Brassens, « Maman, papa », 1957.

Parler de moi, sans parler d'eux, cela n'aurait pas de sens, ils sont mes origines, le début de tout. S'ils n'étaient pas eux, je ne serais pas moi et tout ce qui suivrait serait totalement différent. Il me semble donc tout à fait recommandé de commencer ici et maintenant.

18 janvier 1965, date à laquelle je suis arrivé au monde, date à laquelle j'ai fait connaissance avec Dédé et Jeanine, Lui, petit homme au corps d'athlète, le torse taillé en « V » et les muscles saillants, elle petit bout de femme, rondelette et généreuse. Lui ouvrier d'usine à la « Peuge » comme cela se disait dans notre région et elle femme au foyer mais qui devint rapidement employée de bureau à la « Sécu ». C'est aussi comme cela qu'on appelait ce grand organisme. Lui ouvrier d'usine pour la sécurité de l'emploi mais avec une solide formation de maçon-carreleur. Il avait de l'or dans les mains. Je voyais les choses naître entre ses doigts et je n'avais pas conscience de ce don, habitué à le voir faire, tout cela me semblait désespérément banal et normal. Elle employée de bureau et aussi et surtout, moteur de la famille, elle gérait tout. Tout ce qui avait un caractère plus ou moins administratif lui passait entre les mains. Cela aussi me paraissait écrit dans le marbre et totalement normal. Après sa journée de travail rémunérée, une autre commençait. Elle devenait le bâton de vieillesse de mes grands-parents, leur infirmière, leur employée de maison. Tous les deux, Ils avaient trouvé un équilibre évident, lui le manuel et elle l'intellectuelle. Lui, à l'usine, il faisait les trois huit... une semaine du matin, une de l'après-midi et la troisième de nuit. Un rythme de folie, un rythme aux limites de l'inhumain, un sommeil perturbé et trop peu souvent réparateur. Un sommeil aléatoire qui ne nous permettait jamais de savoir dans quelles dispositions il se réveillerait... Serait-il souriant, grincheux, colérique ou silencieux... Impossible de le prévoir. Egoïstement, cette situation me pesait, soit il n'était pas là, soit il dormait, soit je craignais son réveil et l'évitais. Elle, employée modèle, méticuleuse, responsable qui ramenait du travail à la maison, elle qui ne pouvait s'accommoder de l'à-peu-près, elle si proche de la perfection. J'étais angoissé par tant de perfection, tout était casé, rangé, frotté, ciré, lustré. Moi je faisais mes premiers pas dans ce monde, entouré certes de leur amour, mais d'un amour que je ne comprenais pas toujours. J'aurais voulu un peu plus de temps partagé, un peu plus de spontanéité et d'improvisation. De mon regard d'enfant, je ne voyais que peu de fantaisie mais je ressentais très fort l'équilibre rassurant qu'ils avaient su trouver. J'avais compris leur fonctionnement et j'y trouvais ma place plus ou moins facilement.

Les devoirs, c'était avec maman ; l'amusement et l'activité physique avec papa quand il était disponible. Ceci étant le ressenti que j'en avais car à écouter ma maman aujourd'hui, j'avais un papa présent qui s'occupait énormément de moi. Je pense que le souvenir de ses absences irrégulières liées à ses horaires professionnels contre nature, est trop prégnant pour que je puisse objectivement faire la part des choses. Revenons aux devoirs, quelle corvée, le très bien ne suffisait jamais, il fallait toujours faire mieux. C'était cette valeur qu'elle voulait me faire intégrer et je résistais. Combien de fois les larmes ont coulé pour une page arrachée ou un texte à recopier. Je comprends aujourd'hui où elle voulait en venir mais dans mon cerveau d'enfant que c'était difficile à accepter. J'avais toujours l'impression de ne pas faire assez bien. Je ne pouvais pas la contenter et systématiquement je pensais la décevoir. Avec lui, j'avais également beaucoup de mal à être à la hauteur, le travail manuel dans lequel il excellait ne m'intéressait pas, je ne voulais pas savoir comment on élaborait le béton. Et je ne trouvais rien d'intéressant au maniement de ses différents outils. J'aurais tellement préféré qu'on tape ensemble dans un ballon, qu'il m'apprenne à grimper aux arbres ou qu'il fasse des puzzles avec moi... Qu'on fasse des choses complètement inutiles. Quand je considère les difficultés que j'éprouve aujourd'hui pour percer un trou dans un mur, je regrette ce temps où j'aurais pu tant apprendre. Petit à petit, mon caractère s'est forgé et nous avons appris à cohabiter. Dédé a vite compris que je ne serais jamais un manuel comme il l'aurait tant voulu et Jeanine a dû se faire une raison, je ne serai pas non plus la personne méticuleuse, organisée, irréprochable qu'elle espérait que je devienne. La déception passée, ni l'un ni l'autre ne m'en a fait grief et ils ont su malgré tout, faire de moi, la personne honnête, fidèle en amitié et sociable que je suis aujourd'hui. Pour en arriver là, ils ont dû s'adapter à toutes mes dérives, mes échecs scolaires, mes errances et en dépit de mes reproches, ils m'ont toujours accompagné, soutenu. Ils ont souvent mis de côté leurs envies, leurs besoins pour satisfaire les miens et en cela je leur serai toujours reconnaissant. Je ne m'en rendais pas compte mais ils étaient de bons parents et sans le leur montrer assez, sans leur dire suffisamment, parce que je les craignais, parce que ce ne sera jamais un mot que je dirai facilement, je les aimais et je les admirais.

Dédé, papa, était le petit dernier d'une famille nombreuse, si nombreuse que la première fois qu'il rencontra son frère aîné, il l'a appelé Monsieur. Si nombreuse, que je ne connais aujourd'hui ni tous mes oncles et tantes, ni tous